

Zeitschrift:	Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	1 (1985)
Artikel:	L'historien aux prises avec les mythes locaux
Autor:	Santschi, Catherine
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1077732

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'HISTORIEN AUX PRISES AVEC LES MYTHES LOCAUX

par

Catherine SANTSCHI

Avant-Propos

Ce n'est pas sans hésitation que j'ai accepté de publier le texte de mon exposé donné à la journée nationale des historiens suisses du 26 octobre 1984. Je crains surtout d'être mal comprise de mes amis saint-preyards, qui m'ont si gentiment adoptée et s'intéressent à mes travaux. Si sérieux que soient les travaux de recherches entrepris, le métier d'historien n'autorise pas à ouvrir le cœur et le ventre des hommes avec un couteau de charcutier. Aussi, en décrivant les innocents et légitimes stratagèmes par lesquels les villageois se dérobent aux gens des villes, n'ai-je voulu que rappeler à mes confrères cette exigence d'amitié et de respect dans l'éthique de notre métier.

Le présent exposé est le récit d'une expérience quasiment complète des relations entre l'historien et son sujet. En effet, en étudiant depuis 1974 l'histoire du bourg vaudois de Saint-Prex, j'ai eu l'occasion d'accomplir toutes les opérations, de passer par toutes les étapes conduisant à la publication d'une monographie locale. En outre, j'ai cru pouvoir utiliser ce paradigme pour appliquer dans mes recherches un certain nombre d'idées qui me tiennent à cœur, et à cette fin j'ai dû mettre au point des méthodes d'investigation qui ne sont peut-être pas hérétiques - c'est vous qui en jugerez - mais qui sont pour le moins inusitées.

Mais avant de commencer, il faut que je clarifie le titre de cet exposé. Car si vous ouvrez le dictionnaire de Robert à l'article "mythe", vous y trouverez plusieurs définitions différentes du mot, mais qui dérivent toutes du sens premier qui est "Récit fabuleux, le plus souvent d'origine populaire, qui met en scène

des êtres incarnant sous une forme symbolique des forces de la nature, des aspects du génie ou de la condition de l'humanité". Lorsqu'il s'agit d'histoire récente, les mythes sont d'ailleurs des récits peu "fabuleux" et même assez banals, mais ils révèlent toujours quelque chose d'une réalité humaine, sociale ou matérielle plus profonde. Du reste, je ne suis pas là pour approfondir la notion de mythe, ni pour décrire et énumérer tous les mythes d'une communauté rurale des bords du Léman, mais plutôt pour exposer une situation: comment l'historien, formé à la critique documentaire, exploite-t-il les histoires qu'on lui raconte pour cerner de plus près la réalité?

La première étape: la recherche historique académique

Tout a commencé lorsqu'on m'a demandé, en 1974, de faire un exposé sur l'histoire de Saint-Prex à l'Association des femmes universitaires vaudoises, qui tenait sa réunion à Saint-Prex. L'exercice était facile: on dispose, pour connaître l'histoire de ce bourg jusqu'au XIII^e siècle, d'un dossier exceptionnellement riche, conservé par le fameux "Cartulaire du Chapitre de Notre-Dame de Lausanne", composé en majeure partie entre 1202 et 1240 par le prévôt du Chapitre de Lausanne Conon d'Estavayer¹. A cela s'ajoutent de nombreuses chartes provenant des Archives du Chapitre de Lausanne, dûment inventoriées et classées aux Archives cantonales vaudoises². Tout cela est bien connu depuis longtemps et a permis à l'archiviste Maxime Reymond d'écrire un article très complet dans le "Dictionnaire historique (...) du Canton de Vaud" d'Eugène Mottaz³, repris en grande partie dans une plaquette souvenir publiée en 1934, à l'occasion du 700^e anniversaire de la fondation du bourg de Saint-Prex⁴. Il existait encore quelques autres travaux, portant tous sur le Moyen Age, bref, il était aisément de faire un exposé, en l'égayant de quelques citations de chartes et d'autres documents du Moyen Age. Je ne me suis pas privée de le faire, en insistant lourdement sur le pittoresque du Moyen Age, une sorte d'exotisme du passé qui valut un grand succès à ma conférence.

Les premières discordances

Mais tandis que je sacrifiais ainsi au rituel académique ou plus exactement para-universitaire, j'ai déjà été frappée par certaines discordances. Elles ne m'ont pas beaucoup gênée au début, car j'étais bien conditionnée par le milieu scientifique, et mon travail conscientieux et suffisamment critique me procurait les approbations dont j'avais besoin. Quelles furent ces discordances?

Tout d'abord, lorsque nous avons voulu préparer notre séance et nous informer de toute la documentation disponible, l'ancien secrétaire muinicipal nous a dit qu'il n'y avait pas d'archives communales à Saint-Prex. Il répétait une vieille histoire, qui a servi d'alibi à plusieurs générations, selon laquelle on avait amené au bord du lac, vers 1830, trois "fleuriers", c'est-à-dire trois de ces grands draps qui servent à transporter le foin, remplis de papiers, de registres et de parchemins, et qu'on avait mis le feu à tous ces documents. Ainsi, on ne connaissait pratiquement Saint-Prex que pour la période médiévale, et uniquement par les archives du Chapitre, c'est-à-dire du point de vue du seigneur. Et on racontait l'histoire de la couche supérieure de la population, c'est-à-dire des chevaliers et des donzels, des ecclésiastiques de haut rang qui venaient parfois pour la vendange ou pour toucher quelque redevance. Quant à la masse des paysans, seuls émergeaient quelques personnages qui avaient réussi à se faire donner quelques charges lucratives ou quelques responsabilités par le seigneur. Mais on ignorait tout de la vie quotidienne, des conditions d'existence du petit peuple, et presque tout des institutions communales.

Enfin le corollaire de tout cela était que la période bernoise, de 1536 à 1798, était aussi largement ignorée ou, plus exactement, on ne se rendait pas compte de la signification réelle de la domination bernoise et de la Réforme pour l'histoire du bourg de Saint-Prex. En 1536, Saint-Prex, qui a été le centre d'une seigneurie, pourvu d'un gros château où séjournaient des personnages très importants, devient marginal: ce n'est plus qu'une

petite châtelennie parmi beaucoup d'autres du bailliage de Morges. Le bailli, représentant du lointain pouvoir bernois, réside à Morges. Et ce sont de riches bourgeois de Morges ou de Genève qui tiennent le haut du pavé à Saint-Prex. La période bernoise est en réalité une période morgienne, et c'est sans doute cela que les Saint-Preyards voulaient ignorer en cachant leurs archives.

D'autre part, la Réforme à Saint-Prex a rompu toutes les anciennes traditions religieuses. Centre paroissial très important dès le haut Moyen Age, Saint-Prex s'est vue reléguée au rang de filiale d'Etoy. Cette rupture a aussi eu des conséquences sur la tradition historique et historiographique: j'ai pu remarquer que les bourgeois de Saint-Prex, vaudois et réformés de souche, ne connaissaient de leur ancienne église que quelques vagues histoires qu'ils ne comprenaient plus, par où le véritable sens de la Réforme leur échappait, bien qu'on leur en eût parlé à l'école du dimanche, aux cours "d'histoire biblique" et au catéchisme.

Une autre discordance m'est apparue le jour même de la réunion des femmes universitaires: une visite du bourg avait été prévue, sous la direction de l'ancien secrétaire municipal, qui paraît-il connaissait l'histoire de chaque maison, de chaque pierre et de chaque jardin à Saint-Prex. Or ce jour-là, ledit secrétaire se fit porter malade et n'envoya personne pour le remplacer. Ainsi, les universitaires restaient entre eux, avec leur beau petit discours historique écrit, fondé sur les documents, et les habitants du bourg et du terroir se dérobaient.

Le Prix Wakker

Après réflexion, je pense avoir trouvé maintenant la cause de cette dérobade, disons la cause immédiate. L'année précédente, en 1973, la Ligue suisse du patrimoine, le Heimatschutz, avait décerné à Saint-Prex le prix Henri-Louis Wakker⁵. Ce prix, destiné à récompenser ou à distinguer les villages et les bourgs qui ont le mieux su préserver leur aspect traditionnel, avait été décerné une année auparavant à Stein am Rhein dans le canton de

Schaffhouse, et Saint-Prex était la deuxième commune à le recevoir. Il contribua à attirer l'attention des citadins sur le petit bourg, qui devint ainsi un but touristique. Sa vocation de commune résidentielle pour acteurs de cinéma, industriels fortunés, artistes et intellectuels de tout genre, s'accentua, avec les déséquilibres sociaux qu'ils entraînent. Le montant même du prix, dix mille francs, ne permettait pas de compenser tous les frais qu'il entraîna par la suite, puisque cette distinction même constituait une invite ou un engagement à poursuivre et même intensifier l'effort pour préserver l'aspect "médiéval" du bourg. On mit en souterrain le réseau des fils électriques, ce qui repréSENTA une dépense relativement importante pour la commune et déstabilisa les oiseaux qui s'y perchaient. Les propriétaires de maisons situées dans le bourg ne pouvaient plus repeindre leurs volets sans demander des autorisations à divers experts, les maîtres d'état étaient contrariés dans leur créativité, on préconisait partout des crêpis gris ou des maçonneries apparentes pour "faire vieux". Ainsi les habitants de Saint-Prex étaient sans doute fiers d'avoir obtenu le prix Wakker, mais quelques années plus tard, ils avaient nettement l'impression d'avoir été piégés par la Section des monuments historiques, et plus généralement par les gens des villes, les historiens, les intellectuels en tête desquels brillait le fameux psychiatre Oscar Forel (1891-1982).

Le mythe de Saint-Prex développé par le Dr Forel

Le docteur Oscar Forel était établi depuis 1945 dans une bonne grosse maison du village qui appartenait aux Forel depuis 1821 et qu'on appelait la Maison de la Pointe, à cause de sa situation à l'extrême sud de la presqu'île de Saint-Prex. Il s'avisa bientôt que la tour d'opérette dont cette maison avait été pourvue en 1747 lui donnait une dignité supplémentaire, au moins poétique et artistique, il décida que cette tour était une tour de guet et dénomma sa maison "Le Manoir". Comme il était fort éloquent et fort magnifique dans son genre de vie, l'appellation "prit", si l'on peut dire, et il développa peu à peu autour de la maison, du bourg et du château, une légende qui se renforçait par

le mystère dont il savait s'entourer. Le mécénat très généreux auquel il se livra dans les années cinquante contribua à renforcer le mythe. Il n'est pas douteux que son influence officieuse, des subventions et des cadeaux de toutes sortes à des institutions ou à des sociétés privées, ont fortement contribué à créer l'image actuelle du bourg, un peu trop bien léchée peut-être, mais tout de même un magnifique décor de théâtre pour une pièce qui se situerait au Moyen Age.

Les travaux scientifiques publiés par des historiens pour corriger cette légende n'y sont parvenus que dans une mesure restreinte. En 1974, Mlle Laurette Wettstein, alors archiviste aux Archives cantonales vaudoises, avait réuni diverses données relatives à l'histoire de la maison de la Pointe, qui avait appartenu au XVII^e siècle à des Morgiens, et au XVIII^e à des bourgeois de Genève. Elle avait déterminé en particulier, à partir des sommes payées pour les lods (droits de mutation), que la maison et le domaine qui en dépendait n'étaient certainement pas un fief noble... C'était un domaine cossu sans doute, mais roturier. Ayant pu compléter ces recherches à l'aide des éléments que l'on pouvait trouver aux Archives d'Etat de Genève, j'en ai publié les résultats en 1979 dans la "Revue historique vaudoise"⁶. Avec la bénédiction un peu hésitante du Dr Oscar Forel et son aide matérielle fort généreuse, nous en avons publié cinq cents tirages à part que nous avons largement distribués. N'importe, lorsqu'en 1983 la succession du bon docteur a été mise en vente, la légende du Manoir a repris toute sa vigueur, car elle constituait un bon argument de vente et permettait même de faire monter les prix des meubles. Première défaite des scientifiques.

Au reste, cette liquidation, qui portait atteinte à l'idée même de la famille, causa d'ailleurs un véritable chagrin dans Saint-Prex, et l'on voit bien par là que les habitants s'étaient attachés au vieil original aristocratique qui les faisait baigner dans la poésie.

Les propriétaires de l'histoire

Ainsi, tout se passait comme si l'histoire était un ensemble de connaissances académiques, difficiles d'accès, qui appartenaient évidemment à ceux qui avaient assez d'instruction pour y accéder, et qui parlaient ou écrivaient assez bien pour accréditer leur vision des choses: le docteur Forel, propriétaire du Manoir et dépositaire de l'héritage culturel de sa famille; un autre médecin; un journaliste qui avait acheté une aile du Château et s'efforçait au moins d'encourager les travaux académiques que l'on pouvait entreprendre; le pasteur, qui résidait à Etoy, et sur le rôle duquel nous reviendrons à propos des fouilles archéologiques dans le temple réformé; un instituteur primaire supérieur émérite, qui occupait sa retraite en faisant quelques recherches, et que j'ai vu quelquefois aux Archives cantonales vaudoises.

Dans une zone intermédiaire entre ces "instruits" et ceux qui ne savaient rien, on trouvait ceux que j'appellerai les "politiques" - sans d'ailleurs vouloir prétendre qu'il n'y eût rien de politique dans la démarche des premiers. Ils faisaient la liaison entre ceux qui connaissaient l'histoire ou l'écrivaient et ceux qui ne savaient rien - je parle au passé, car les choses ont quelque peu changé depuis les fêtes du 750e anniversaire de Saint-Prix et la publication d'un ouvrage souvenir. La liaison s'établissait plutôt mal que bien: en effet, l'un des principaux "politiques", l'ancien secrétaire communal, prétendait s'occuper seul des archives et en barrait l'accès à tout le monde, y compris et surtout aux autorités cantonales représentées par l'archiviste cantonal. Le syndic - aujourd'hui décédé - issu d'une famille de riches bourgeois très cultivée, avait soutenu les efforts du docteur Forel pour préserver l'aspect du bourg, mais se montrait souverainement agacé par toute l'imagerie médiévale qu'on plaquait sur lui. Enfin les curieux d'histoire étaient régulièrement envoyés à un vieux pêcheur âgé de 80 ans, surnommé Pivette; il était doué d'une mémoire prodigieuse, connaissait une quantité d'histoires (au pluriel) sur le bourg et ses habitants, et avait même fort bien enregistré la tradition

écrite relative au Chapitre de Notre-Dame de Lausanne et à sa domination sur Saint-Prex. C'était en somme un bon informateur. Mais comme tout le village comptait sur lui pour véhiculer les traditions qui le concernaient, ce rôle de conteur était peu à peu devenu une sorte de fonction publique, avec les distorsions et les aliénations qui en résultent: devenu une vedette, le vieux pêcheur n'y regardait plus de si près quant à la vérité ou à l'exactitude de ses informations; surtout, il avait très bien perçu, grâce aux réactions de ses interlocuteurs, quel était le message qui plaisait, quels étaient les types de récits, les phrases même qui excitaient leur curiosité et leur satisfaction. Ainsi ses propos s'étaient peu à peu transformés en un discours stéréotypé, toujours le même, d'où était banni tout ce qui lui paraissait sans intérêt et tout ce qui n'amusait pas les touristes. C'est d'ailleurs là une expérience que les ethnologues ont faite avant moi, que celle de l'informateur transformé en vedette.

Il faut encore mentionner un dernier "politique", qui accomplissait sa fonction de liaison dans un domaine bien précis de l'histoire locale: c'était un ancien sous-directeur de la Verrière, qui avait pu sauver une bonne partie des archives de celle-ci et avait constitué, avec beaucoup de patience et d'amour, un Musée du Verrier. Mais il était collectionneur dans l'âme, et en dehors du Musée, toute son activité d'historien consistait à collectionner des documents pour lui, en original ou en copie, mais il publiait très peu.

Les deux enquêtes

Devant tout ce non-dit, cette difficulté de connaître, je commençai par ce qui était pour moi le plus facile, la recherche dans les documents, non pas ceux des archives communales qui étaient, à ce que l'on disait, inaccessibles ou même détruites, mais ceux des Archives cantonales vaudoises. Non seulement j'ai repris entièrement les documents provenant des archives de l'ancien Chapitre de Notre-Dame de Lausanne, mais encore j'ai essayé de reconstituer la vie de Saint-Prex sous le régime bernois en

dépouillant les onglets baillivaux du bailliage de Morges, les registres du Consistoire de la paroisse d'Etoy et Saint-Prex, les registres de la Classe des pasteurs de Morges, les registres de la cour de la Châtellenie de Saint-Prex qui existaient depuis le milieu du XVIIe siècle, une série dite de "Titres de la ville de Saint-Prex", les minutes des notaires du district de Morges qui avaient instrumenté à Saint-Prex et pour Saint-Prex, les registres des baptêmes, mariages et décès de la paroisse d'Etoy, Saint-Prex et Buchillon, les reconnaissances féodales, les plans cadastraux de la région de Saint-Prex, et finalement les titres de l'Inventaire blanc concernant les bailliages de Morges et d'Aubonne. J'ai pu compléter ces données à l'aide de certaines archives privées, celles de l'Abbaye de Saint-Maurice - qui posséda des droits entre Saint-Prex et Lussy - celles des familles Forel, Colomb et de Me Colin Martin et celles de la Cure catholique de Saint-Prex.

Tout ce matériel, sous forme de copies, de notes, d'extraits ou de photocopies, remplit une quinzaine de boîtes d'archives. Mais la vraie performance n'est pas là. C'est en constituant trois vastes fichiers de tous ces documents que j'ai pu jauger l'éten-due de leurs richesses et résoudre une partie des problèmes que je me posais: un fichier par matière, un fichier des noms de personnes et un fichier des noms de lieux. En analysant chaque pièce, on peut aller bien au-delà de l'histoire événementielle et de l'histoire traditionnelle des maîtres et des seigneurs, et saisir les familles, les humbles, l'histoire économique et sociale, la naissance et le développement de l'autonomie locale et des institutions communales et paroissiales qui la soutendent. En particulier le fichier-matières de la période bernnoise m'a permis de me passer presque complètement des archives communales, qui alors n'étaient pas accessibles et que je n'ai pu consulter que tout récemment.

Les archives communales, il faut le préciser ici, ont été inventoriées en 1981 par le sous-directeur des Archives cantonales vaudoises. Lorsque je me suis mise au service de la commission

chargée d'éditer un volume historique sur Saint-Prex, j'ai pu les consulter, et elles m'ont permis de combler quelques lacunes. Par la suite, j'ai encore dépouillé systématiquement la série des comptes communaux depuis 1580, qui ouvre des horizons très divers sur tous les aspects de la vie saint-preyarde.

Mais il s'agit toujours, à ce stade, d'un travail académique tel que chacun de vous l'a fait ou peut le faire. Selon les possibilités, ou selon vos goûts vous en traduisez les résultats en language narratif, poétique ou statistique. J'avoue ma préférence sans réserve pour le langage narratif en prose. Mais ce langage ne rencontre que peu d'écho auprès des gens du village, qui pourtant sont les premiers concernés. Ceux qui n'ont pu, faute d'instruction ou de loisir, réaliser tout cet énorme labeur, admirent ou jaloussent, mais ne participent pas. Fondé uniquement sur les documents d'archives écrits, le discours historique ne touche qu'au passé et à ce qui est mort. Il n'établit pas réellement la liaison entre le passé et le présent. Je vous donnerai un seul exemple, relatif à une société locale, l'Abbaye de l'Union, société de tir fondée le 22 décembre 1826, qui organise tous les deux ans un exercice de tir suivi d'un couronnement du "roi" du tir et accompagné d'une "réunion fraternelle et patriotique". Or plusieurs documents attestent de manière irréfutable qu'une abbaye de fusiliers ou de mousquetaires a existé à Saint-Prex depuis la fin du XVI^e siècle. Eh bien, contrairement à ce que je pensais, cette révélation faite aux membres de l'Abbaye, que leur société était en réalité beaucoup plus ancienne qu'ils ne le croyaient, n'a eu aucun succès. Les responsables ont plutôt cru voir là une diablerie. Ils m'ont affirmé que l'acte de fondation de 1826, que je n'ai jamais vu, ne contenait aucune allusion à une société qui aurait existé antérieurement à leur Abbaye.

Ainsi, il y avait rupture complète entre les faits que je décrivais, en me fondant sur des documents écrits, et la mémoire collective, l'héritage vivant des habitants de Saint-Prex. En somme, je saisissais bien les traces de l'histoire dans les

documents, mais celle qui était à Saint-Prex, celle qui vivait dans les Saint-Preyards, ou plus simplement celle qu'ils avaient réellement vécue et la manière dont ils l'avaient vécue, celle-ci m'échappait.

C'est pourquoi je m'employai à combler cette lacune, en complétant l'enquête dans les documents par une enquête orale, sur le terrain. Cette enquête a commencé en automne 1977 et s'est poursuivie, essentiellement le vendredi soir et le samedi toute la journée, jusqu'au mois de juillet 1978. Elle n'avait rien de commun avec la sociologie ou avec l'ethnologie, que ce soit par le choix des témoins ou par la méthode. Ce que je recherchais, c'était le rapport des gens avec leur histoire, et subsidiairement leur rapport avec la science historique académique.

Les premiers témoins furent des personnes âgées, considérées comme des vedettes, soit à cause de leur grand âge, soit à cause de leur talent de conteur. J'en ai donné un exemple en parlant du vieux pêcheur Pivette. Ces premiers témoins ne m'apprirent pas grand'chose. Ce qu'ils véhiculaient, c'était un savoir scolaire, déformé par le temps, ou des anecdotes pittoresques. Puis, avec l'aide du journaliste Charles-Henri Favrod, je commençai à interroger systématiquement des personnes actives, qui jouaient un rôle à Saint-Prex, soit dans l'exercice de leur profession, soit par une activité au service de la collectivité (fonction publique ou charge élective, à la Municipalité ou au Conseil communal). Je les interrogeais en remplissant un questionnaire ad hoc, que j'avais préparé, qui d'abord les étonna beaucoup parce qu'il commençait par une série de questions personnelles, qui devaient servir à situer mes témoins. Ensuite il contribua à les mettre en confiance, parce qu'ils voyaient qu'on n'allait pas leur faire passer un examen sur leurs connaissances historiques, mais essayer de comprendre ce qu'ils étaient. C'est seulement dans un deuxième temps que j'abordais les questions relatives à Saint-Prex, qui naturellement se concentraient sur les faits du XXe siècle: évolution du paysage, de l'économie de Saint-Prex, création de la verrerie par Henri Cornaz en 1910 et ses consé-

quences sociales, politiques et religieuses, commémoration du 200e anniversaire de l'entreprise du Major Davel en 1923, puis du 700e anniversaire de Saint-Prex en 1934, mobilisation générale de 1939-1945, évolution politique, économique et sociale récente, description de quelques figures importantes ou hautes en couleurs, etc. Mis en confiance, mes interlocuteurs finissaient par profiter de l'occasion pour me dire ce qu'ils pensaient de la politique locale, espérant peut-être par là faire passer un message que ni les procès-verbaux du Conseil communal, ni le Journal de Morges et encore moins le journal "24 Heures" ne transmettraient jamais. Ils me communiquaient les noms et adresses d'autres informateurs, si bien que finalement tout le village fut au courant de ma démarche, s'y intéressa et, sans prendre d'initiative, attendait ma visite.

Sur le plan de la méthode, je dois dire que mon enquête n'a pas été menée de manière très rigoureuse, mais il faut remarquer aussi qu'elle était d'un caractère très particulier. Pour mieux comprendre la relation de mes témoins avec leur propre histoire, j'étais obligée de m'investir passablement, de dire ce que je savais, quelquefois de répéter ce qu'on m'avait dit dans un entretien précédent pour faire parler mes interlocuteurs, pour provoquer une réaction de leur part. En même temps, pour observer les règles de la discrétion, éviter de semer la zizanie dans le village, ce qui m'aurait fermé toutes les portes, j'étais obligée de surveiller ce que je disais et la manière dont le je disais. Je prenais des notes, bien consciente du risque de déformer des discours nuancés, ou d'opérer des choix arbitraires dans les paroles que j'entendais et notaïs. Mais plusieurs de mes interlocuteurs - en général des universitaires ou ceux qui avaient une responsabilité dans la commune - ont refusé tout net de se faire enregistrer sur cassettes.

Résultats de l'enquête: les relations des Saint-Preyards avec leur histoire

Avec ses défauts, cette enquête m'a tout de même permis de mieux approfondir la relation entre l'homme et sa propre histoire, qui

était au centre de mes préoccupations. Une de mes premières constatations fut que la plupart des gens vivent dans la courte durée. Ils ne peuvent dominer les temps longs, de plusieurs siècles ou de plusieurs millénaires, sans un apprentissage difficile et compliqué, et un immense bagage de connaissances. Par exemple, lorsque je demandais à un de mes témoins de me parler de sa carrière politique, il pouvait me dire "j'ai été dix, vingt, trente ans membre du Conseil communal", mais lorsque je leur demandais à quelle date, de quelle année à quelle année ils avaient exercé cette charge, la plupart ne pouvaient me répondre sans un long calcul, qui faisait intervenir divers points de repère constitués par les événements de leur vie personnelle. Ainsi, il n'est pas possible à une mémoire normalement constituée de dominer une longue période comme l'ère chrétienne, base de notre comput; nous ne pouvons naturellement nous situer que par rapport à une période courte: notre propre existence, ou même seulement une génération.

Il résulte de cette incapacité à se situer dans la longue durée une ignorance à peu près complète du passé du village depuis la préhistoire jusqu'à la fin du XIXe siècle. Cette longue période est considérée par les témoins comme matière scolaire, réservée aux gens de Lausanne qui ont du temps, aux intellectuels parasites, aux élèves des écoles et à leurs instituteurs.

En revanche, les gens de Saint-Prex connaissaient fort bien l'histoire très mouvementée de leur village au cours de la première moitié du XXe siècle, et ce qu'ils m'en ont raconté suffit largement à expliquer leur méfiance à l'égard des historiens.

Une guerre de religion

En 1910 en effet, Henri Cornaz avait créé à Saint-Prex sa fameuse verrerie, qui existe encore aujourd'hui. Pour la faire fonctionner, il avait fait venir du canton de Fribourg de nombreux ouvriers de la verrerie de Semsales, qui venait d'être supprimée. Cet afflux de population catholique et ouvrière avait profon-

dément modifié la vie sociale de Saint-Prex et provoqué une véritable guerre de religion avec la population paysanne et protestante du bourg. Cette guerre fut aussi sociale et politique. Aux élections de 1921, Henri Cornaz le radical l'emporta sur le syndic sortant Sylvestre Forel le conservateur. Mais la guerre dura jusque dans les années 1960. Elle n'était en tout cas pas terminée lorsque fut commémoré en 1923 le 200e anniversaire de l'entreprise du Major Davel; il y eut deux cortèges historiques, l'un organisé par la Verrerie et les radicaux, l'autre par les gens du bourg. De même en 1934, lorsque l'on commémora le 700e anniversaire de la fondation du bourg, Henri Cornaz offrit sur sa cassette personnelle une magnifique fête. Mais bien des adversaires irréductibles refusèrent de s'y associer, considérant qu'il s'agissait d'une opération de publicité pour la Verrerie et de récupération politique de Saint-Prex et de son histoire par les radicaux.

Saint-Prex et le Léman

Cette fête de 1934 eut pourtant une importance considérable dans la formation des mythes locaux. Ainsi, on construisit à cette occasion un village "lacustre" tel qu'on se les représentait encore à cette époque depuis les travaux et les hypothèses, à la fois excitantes et poétiques, de Ferdinand Keller. Inutile de dire que cette représentation s'est désormais imposée à tous les habitants du village et qu'il faudra plusieurs générations d'instituteurs pour la corriger.

On vit alors défiler les chanoines du Chapitre de Lausanne, les vignerons, les pêcheurs, le duc de Savoie, le major Davel et sa troupe. Mais à vrai dire seul le mythe des lacustres a été réellement approprié par les Saint-Preyards, car il correspondait à une réalité vécue: en effet, presque tous ceux à qui j'ai demandé quelle était la caractéristique du paysage qu'ils aimait le mieux à Saint-Prex m'ont répondu "le lac". Cela correspond à un élément permanent dans l'histoire du bourg: l'étude des noms de familles, des registres de baptêmes et de mariages, et l'enquête orale, ont démontré que l'attraction exercée par le

lac, en particulier la possibilité d'y faire du commerce, avait joué un rôle important dans le peuplement de Saint-Prex. Même la légende de Saint Protasius, évêque de Lausanne et saint patron de l'église de Saint-Prex, symbolise cette attraction exercée par le lac sur les habitants du pied du Jura. L'évêque Saint Protasius (nom dont on a tiré la forme semi-savante Prothais), attesté au VIIe siècle, était allé dans les bois du Jura pour couper des arbres pour reconstruire la cathédrale de Lausanne. Il y mourut, dit la légende, et fut amené à Bérolle, de là à Bière, et de Bière au bord du lac, au lieu dit Basuges (= ad basilicas) où se trouvait une église dédiée à Notre-Dame. Là, il devint si lourd que les porteurs ne purent le porter plus loin et comprirrent donc que le Saint voulait être enterré là. Cette histoire, qui se trouve dans le Cartulaire du Chapitre de Notre-Dame de Lausanne, a été rédigée par écrit en 1235, soit cinq siècles après les événements⁷. A Saint-Prex, elle a le don d'exaspérer tous ceux qui la connaissent. Ainsi, la plupart de ceux à qui j'ai demandé "Qui est saint Prothais" m'ont répondu que c'était un moine ou qu'ils ne le savaient pas. Un seul ne l'avait pas refoulé, et m'a dit: "Il est mort comme mon grand-père, qui est allé faire un travail dans les bois au pied du Jura, a transpiré, puis a pris froid et a attrapé une pneumonie". Ainsi Saint Prothais était récupéré dans le sens qu'il était identifié au grand-père de mon témoin. C'était une légende qui lui parlait, parce qu'elle correspondait à quelque chose qu'il avait en lui.

Les fouilles de l'église paroissiale

Et pourtant cette légende a trouvé, pour une part, sa confirmation dans les fouilles archéologiques exécutées en 1976-1979. Ces fouilles, il faut en parler ici, d'abord parce que les développements récents de l'archéologie ont beaucoup apporté à la connaissance de l'histoire locale, ensuite parce que la manière dont elles ont été vécues à Saint-Prex révèle et illustre bien le clivage qui existe entre le savoir historique académique et le vécu d'une communauté.

Ces fouilles, donc, eurent lieu à peu près à l'époque où je

conduisais mes recherches, c'est-à-dire entre 1976 et 1979. Le temple protestant de Saint-Prex étant considéré comme un monument historique très important, la commune obtint quelques subsides du Canton de Vaud et de la Confédération, mais à condition bien entendu qu'on y fit des fouilles archéologiques complètes et que les experts cantonaux et fédéraux y eussent un droit de regard. Les fouilles, confiées au bureau Stöckli à Moudon, eurent donc lieu. Et bien que les recherches archéologiques et les travaux de restauration et de réaménagement exécutés deux générations plus tôt, en 1912-1913, eussent déjà détruit en bonne partie des antiques structures, ce que l'on découvrit encore parut assez intéressant pour que les travaux et les recherches fussent approfondis, étendus, et... allongés dans le temps. Il faut savoir que ce terroir de Saint-Prex est une zone funéraire extrêmement importante. L'église de Saint-Prex en est le centre. Tout autour, dans les propriétés et les jardins avoisinants et approximativement jusqu'à la Verrerie vers le Nord, on a retrouvé, sans fouilles systématiques, mais au gré des travaux de construction ou des défonçages de vignes, une grande abondance de sépultures burgondes et mérovingiennes, dont certaines contenaient même un riche mobilier. Mais cette richesse historique, qui appartient matériellement à l'Etat et intellectuellement aux archéologues et historiens, laisse normalement les propriétaires et les habitants complètement froids. La découverte d'un sarcophage mérovingien provoquerait même plutôt des réactions négatives, puisque pratiquement son principal effet est d'attirer des archéologues parasites et de retarder les travaux de construction ou d'exploitation que l'on veut entreprendre.

C'est exactement ce qui s'est produit à Saint-Prex. Pour informer et rassurer les paroissiens protestants, pour leur expliquer la durée des travaux et pour leur faire accepter la fermeture de leur temple pendant presque quatre ans, le pasteur organisa une séance où les archéologues furent priés de présenter leurs découvertes.

J'assistais à cette séance, qui fut fort révélatrice de ce fameux

clivage dont je veux vous parler. L'archéologue montra un plan multicolore représentant les contours des églises successives qu'il avait trouvées. La plus ancienne était un petit mausolée d'époque romaine, qu'il appelait une memoria: ce genre de découverte est fort rare, et justifiait, au moins à ses yeux, l'importance de la recherche qu'il avait entreprise. Puis venaient une église mérovingienne, une église carolingienne, une église du XIIe siècle qui est l'édifice actuel après bien des modifications au cours des âges. Tout à son discours archéologique qui s'adressait à un public de professionnels qui n'était pas là, il ne convainquit personne. Les gens de Saint-Prix ne savaient pas ce qu'était une memoria, n'avaient aucune idée des débats entre archéologues, et ne pensaient qu'à une seule chose: "Quand allons-nous récupérer notre église, et dans quel état?" Pour un profane, il y avait de quoi être inquiet, en voyant l'église complètement vidée jusqu'à trois mètres de profondeur. Le vieil instituteur primaire-supérieur qui connaissait un peu l'histoire de SaintPrix, avait mieux compris que les autres et demanda au conférencier laquelle de toutes les églises qu'il avait trouvées il allait reconstituer: un petit mausolée romain? une église mérovingienne? une église carolingienne? question qui eut pour effet d'inquiéter l'archéologue et le responsable de la restauration, qui manifestement étaient dans un autre monde. En fait, ainsi qu'il me l'expliqua par la suite, le souci du vieil instituteur et de ses amis n'était pas d'ordre historique, mais pratique. Chrétiens et protestants pratiquants, ces hommes et ces femmes se demandaient comment l'église allait être éclairée, de manière à pouvoir lire les psaumes et chanter les cantiques sans avoir besoin de se munir d'une lampe de poche: car les fenêtres de l'époque romane étaient fort petites.

Cette question, très actuelle et très pratique, de l'éclairage de l'église, faillit provoquer une révolution dans le village, révolution bien révélatrice des tensions qui existaient dans la population et des problèmes qui l'occupaient réellement. Je vous la raconte en deux mots: le temple était pourvu, depuis la restauration de 1910-1913, de grands lustres dans le style de

l'époque, ornés d'anges dorés. Les responsables de la restauration, soucieux de restituer ce qu'ils appelaient une église logique, c'est-à-dire une église présentant le plus possible de caractères du XIIe siècle, voulaient supprimer ces lustres. Le municipal responsable des travaux, qui se trouvait être Savoyard catholique, naturalisé Vaudois depuis de nombreuses années, mais double national, eut l'idée fâcheuse de demander à un électricien de Morges d'installer à l'essai un éclairage indirect. Cette initiative provoqua une grande émotion dans la paroisse protestante, non seulement parce qu'on supprimait les lustres qui avaient nourri les rêves de tous les élèves de l'école du dimanche, mais encore parce qu'on s'était adressé à un artisan de Morges, alors qu'il y avait deux électriciens à Saint-Prex, et finalement parce que le coup venait d'un catholique que l'on n'hésitait pas à accuser de sabotage. Les lustres furent donc remis en place et il s'y trouvent encore à l'heure actuelle.

Du devoir de publier

Tout cela ne signifie pas que les ruraux ou les profanes ne se soucient pas de l'histoire de leur village ou de leur bourg. Au contraire, en fréquentant les Saint-Preyards et en assistant à cette séance d'information sur le temple protestant, j'ai cru me rendre compte qu'il y avait une réelle fringale de connaissance historique sur le bourg. Ainsi, une paysanne a demandé si les résultats des fouilles seraient publiés, espérant sans doute qu'en les lisant à tête reposée, elle les comprendrait mieux que dans le meeting organisé par le pasteur.

Or, il n'existe aujourd'hui encore sur ces fouilles si importantes que de brefs comptes rendus dans les revues archéologiques et un gros rapport touffu, déposé aux archives de la commune.

Le 750e anniversaire de la fondation du bourg, en 1984, fournissait une occasion rêvée pour faire cette plongée dans le passé. Mais très sagement, les autorités communales voulurent que cette recherche et cette publication fussent faites par les habitants eux-mêmes, et que le plus grand nombre de personnes possible y

participassent. Contrairement à la fête de 1934, qui paraissait être la création du parti au pouvoir et la récupération au profit de Henri Cornaz du passé saint-preyard, la fête de 1984 devait rassembler tout le monde. C'était là, de la part des autorités politiques, un dessein très juste, qui ne correspondait pas exactement aux projets personnels des intellectuels saintpreyards ou de ceux qui étaient ou se croyaient propriétaires de l'histoire du bourg.

Chacun apporta ou proposa ce qu'il pouvait apporter; une commission fut nommée pour préparer un petit ouvrage qui devait décrire la vie de Saint-Prex, en particulier l'activité des sociétés locales, et donner un résumé de son histoire. Je me mis au service de cette commission, bouchant les trous là où c'était nécessaire, mais toujours à la demande du syndic. Si finalement ce volume⁸ se trouve être mon oeuvre pour les trois quarts, c'est parce que je me suis laissée entraîner par mon enthousiasme auquel les autorités communales et les membres de la commission n'ont pas voulu résister. Mais si nous avons réussi à refléter la vie de Saint-Prex et son histoire de manière à parler aux habitants du bourg, c'est certainement parce que nous les avons fait participer à l'entreprise: d'abord en allant les interroger et les faire parler, ensuite en travaillant avec eux. A cet égard, c'est peut-être en montant avec quelques habitants du village une exposition historique sur Saint-Prex, que nous avons le mieux réussi à concilier les données des documents avec le passé vécu des habitants.

Ainsi, je crois que l'historien qui veut connaître l'homme ne peut éviter ces deux démarches complémentaires: l'analyse rigoureuse et critique des documents, et le contact étroit, mais respectueux, avec la matière vivante.

Notes

1. Edition critique par Charles ROTH, t. I, Lausanne 1948 (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande).
2. Principalement dans la série C V a.
3. Eugène MOTTAZ, Dictionnaire historique, géographique et statistique du Canton de Vaud, t. II, Lausanne 1921, p. 610-617.
4. Septième centenaire de Saint-Prex, 1234-1934, album-souvenir officiel du cortège historique, avec notice de Maxime REYMOND, dessins d'Ed. Elzingre, Genève 1934.
5. Voir Heimatschutz, 68e année, no 4, décembre 1973, p. 1-19.
6. Sous le titre "Genevois à Saint-Prex", dans Revue historique vaudoise, t. LXXXVII, 1979, p. 7-69.
7. Cartulaire du Chapitre de Notre-Dame de Lausanne, éd. cit., p. 21.
8. Intitulé: Saint-Prex 1234-1984, ouvrage édité par la Commune de Saint-Prex à l'occasion du 750e anniversaire de la fondation du bourg, textes et illustrations rédigés par une commission formée de Mme Béatrice Dufour, présidente, de Mlle Catherine Santschi et de MM. Gustave Deghilage, Gérard Dessaux, René Dreyfus, Bernard Golaz et Frank Perrottet, St-Prex 1984.